Hérold, héraut du surréalisme

Une très belle exposition où l'envoûtante vigueur du génial **Jacques Hérold** se donne cours. Et un rappel de la vitalité du surréalisme...

PAR DAMIEN AUBEL

JACQUES HÉROLD ET LE SURRÉALISME D'APRÈS-GUERRE
Galerie Le Minotaure, jusqu'au 30 mars, galerieleminotaure.net

Jacques Hérold, *Faire un pas*, 1961, Huile sur toile, 116 x 88 cm
Copyright : Archives Galerie Le Minotaure

Benoît Sapiro dirige moins la galerie Le Minotaure qu'il n'y officie, en gardien fervent, érudit et enjoué des labyrinthes qu'il édifie au gré de ses expositions. Labyrinthes aux mille couloirs qui raccordent, par exemple ici, Jacques Hérold (1910-1987) à la chambre centrale du dédale surréaliste (celle, où, évidemment loge André Breton), mais aussi à tous les corridors, pièces et recoins qui, au XXe siècle, et tout particulièrement après la Seconde Guerre mondiale, ont dessiné l'architecture du mouvement.

Une architecture qui n'a rien de glacé, malgré l'aura quelque peu refroidissante entourant le Minotaure de la rue Fontaine. Une architecture qui n'est jamais au repos, et il convient ici de renoncer à la métaphore tirée du bâtiment. Qui est toujours pleine de cette animation que traduit Benoît Sapiro lorsqu'il évoque la vie, les rencontres, les vicissitudes, les œuvres de Jacques Hérold, leurs orientations plastiques (le biomorphisme, les écorchés, le cristal).

Cette vie d'artiste, donc, s'anime : débarquer à Paris en 1930, frayer avec les surréalistes, la guerre et attendre, à Marseille, avec la colonie de ses pairs, un départ pour les États-Unis qui n'aura pas lieu, puis les expositions d'après-guerre, le magnifique texte que Breton, en 1947, lui consacre, appariant le peintre « le grain de phosphore aux doigts, sur sa forêt de radiolaires » avec Malcolm de Chazal, et l'inévitable cassure : Hérold en 1951 est frappé à son tour d'exclusion.

Nulle monographie, ici, l'exercice étant de toute façon condamné à l'artifice d'une réduction paralysante avec ces animaux prodigieusement sociaux que sont les artistes surréalistes. Aussi les peintures d'Hérold s'étoffent, bourgeonnent, fleurissent, prolongées qu'elles sont par un admirable Roberto Matta dont l'ennuagement et la luminosité concilient merveilleusement l'apesanteur et la dureté. Ou encore par ce très beau Wifredo Lam où se quintessencient, dans une tension proche de l'éclatement, l'atmosphère des crépuscules – du matin ou du soir.

Mais la peinture d'Hérold, à elle seule, suffirait à allumer et à garantir la perpétuation de cette étincelle d'animation. Sa beauté étrangement féerique tient des spectacles un peu étourdissants, toujours éblouissants, de l'expérience scientifique, mais aussi d'une histoire naturelle qui s'écrirait comme une légende dorée, aux confins du merveilleux et de la salle au trésor, ou encore de la survenue bouleversante de formes si peu *nous* et pourtant si familières. En l'examinant, j'ai l'irrésistible sentiment de me trouver devant une vue en coupe des cerveaux rêveurs des alchimistes ou des concurrents romantiques de la Création divine – l'impression d'assister aux puissants élans inspirés de l'imagination de ces magiciens de la matière, convaincus de pouvoir lui insuffler le mouvement. Regardez ces épaisses pulvérulences, comme surprises en voies de s'agréger, attirées et suspendues par on ne sait quelle puissance d'attraction ; observez comment tout cela enfle, se déploie : quelque chose sort, se monte, s'assemble.

IRÈNE ZURKINDEN « PARISIENNE »
Galerie Raphael Durazzo, du 1er février au 23 mars, raphaeldurazzo.com

C'est à la redécouverte d'Irène Zurkinden (1909-1987), artiste injustement méconnue, que nous convie la galerie Raphaël Durazzo, fondée en 2022 et spécialisée dans les courants des avant-gardes du XXème siècle. Originaire de Bâle, Irène Zurkinden s'installe à Paris, dans les années 1930 alors que la Ville- Lumière était plongée en pleine effervescence. Ici, sa trajectoire se fait comme incandescente : inscrite à l'Académie de la Grande Chaumière, elle fréquente le groupe surréaliste accompagnée de son amie d'enfance, Meret Oppenheim, avec laquelle elle partage un appartement. Posant sous l'objectif de Man Ray, elle ne cesse au fil des ans de s'émanciper. Sa pratique s'en ressent, si bien que progressivement, elle s'éloigne des effets purement impressionnistes qu'elle cultivait auparavant. Ses nus et ses portraits de femmes lascives, parfaitement abandonnées, font alors transparaitre l'affirmation d'une singularité : celle d'une parisienne, véritablement éprise de liberté.–**MAUD DE LA FORTERIE**